

L'ironie comme composante discursive dans l'écriture journalistique

Imene MIRI-BENABDALLAH ^(1,2)

Introduction

Le discours médiatique est un discours de masse qui circule aussi bien dans des sphères publiques que dans des sphères privées. Il se veut hétérogène et polémique en faisant contribuer de manière significative un lecteur/auditeur au débat social, politique, économique et culturel qu'il engage.

Les enjeux de l'analyse que nous menons sur le discours journalistique dépendent d'un point de vue empirique et révèlent deux logiques ; une logique économique, politique et culturelle, relative à un vécu commun entre les individus d'une même société, et une logique sémiologique relative à la production des signes qui s'organisent autour de l'activité humaine qui s'emploie à construire du sens « social ».

Cette réalité sociale crée un rapport avec le lecteur en représentant une donnée essentielle à travers laquelle le locuteur-journaliste fait appel à un vocabulaire délibérément prosaïque, excelle dans le maniement d'une écriture orale et recourt à des stratégies discursives à visées persuasives ou autres dans son discours.

L'obligation d'informer devient dès lors une composante inhérente au style de la chronique choisie pour notre étude et se trouve confortée par une mise en forme spécifique résultant de la sélection d'éléments discursifs, de procédés humoristiques ; notamment l'ironie et de pratiques langagières qui intègrent une visée d'information, de commentaire, de divertissement mais essentiellement une réflexion sur un sujet d'actualité.

Les chroniques retenues pour notre étude s'inscrivent dans le cadre d'une recherche sur l'énonciation et l'argumentation dans l'espace public discursif. Les chroniques « Raïna Raïkoum » publiées dans le quotidien d'Oran forment un échantillon représentatif à travers lequel nous tentons de

⁽¹⁾ Université Oran 2, 31 000, Oran, Algérie.

⁽²⁾ Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 2, 31 000, Oran, Algérie.

répondre à un questionnement lié aux pratiques langagières et aux stratégies discursives.

À partir d'énoncés produits dans un contexte socio-historique précis, nous procédons à une analyse lexico-sémantique et discursive qui saura traduire les intentions du/des locuteurs-journalistes ; intentions signifiantes sur le plan discursif.

Les énoncés viseront d'un point de vue pragmatique à influencer, à faire prendre conscience, à amener à s'interroger un lecteur en quête d'information en fonction d'une intention illocutoire et d'une visée rhétorique basée sur la composante informative que tout message véhiculerait.

L'ironie comme stratégie énonciative

L'ironie, a depuis longtemps été considérée comme un procédé du comique. Au XX^e siècle, cette notion change de contenu, en s'imposant comme composante intégrante et nécessaire à la construction de l'univers discursif.

Afin de comprendre comment l'ironie s'opère dans la chronique journalistique « Raïna Raïkoum », nous nous inspirons de la théorie de Kerbrat-Orecchioni Catherine selon laquelle ce procédé énonciatif présente cinq aspects formels : une composante illocutoire, une composante linguistique, une composante actancielle, un axe de distanciation et une ambiguïté essentielle. Ces aspects permettent de fragmenter les mécanismes de l'ironie en visant en premier lieu son aspect verbal.

En se situant dans la perspective d'O. Ducrot, Kerbrat-Orecchioni Catherine affirme contrairement à lui que même les contenus implicites sont dits. L'ironie constitue dès lors une forme d'implicite linguistique, considéré comme « ces choses dites à mots couverts, ces arrière-pensées, sous-entendues entre les lignes » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, p. 6). De plus, « les contenus implicites ont en commun la propriété de ne pas constituer le véritable objet du dire, tandis que les contenus explicites correspondent en principe toujours à l'objet essentiel du message à transmettre » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, p. 20-21).

Les présupposés appartiennent à un discours antérieur produit par une instance anonyme, voire plurielle, la doxa. Ils constituent dans la dynamique discursive sur laquelle viennent se baser les posés. Tandis que les posés sont construits par le discours lui-même.

Les sous-entendus regroupent « Toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, p. 30-39).

De ce fait, L'ironie apparaît comme une « relation d'antonymie ou tout au moins d'opposition entre les deux niveaux de contenu », à travers des séquences ironiques qui se présentent pour cet auteur de la manière suivante :

Un seul signifiant Sa, lui est attribué d'abord un premier signifié SÉ1 décodé grâce à la compétence lexicale du sujet, et ensuite un deuxième signifié, SÉ2 qui représente l'inversion de SÉ1.

L'ironie apparaît ainsi comme un processus d'inversion sémantique dans lequel le deuxième signifié attribué au Sa n'élimine pas complètement le premier signifié.

Les indices qui nous permettent d'opérer cette double lecture sont : l'intonation, les procédés typographiques comme les guillemets, les signes d'exclamation, les points de suspension, le contexte linguistique, le contexte extralinguistique, l'hyperbole, etc.

En effet, les procédés énumérés caractérisent la narration dans la chronique "Raina Raïkoum".

Les résultats des études réservées aux figures de l'ironie par des chercheurs comme (Kerbrat-Orecchioni, 1996) mettent à notre disposition des notions clés pour analyser les discours : polyphonie, contradiction argumentative, antiphrase,...etc.

O. Ducrot considère l'ironie comme un phénomène de polyphonie linguistique qui permet au locuteur de mettre en scène un point de vue auquel il ne s'associe pas. Il la définit comme suit :

« Parler de façon ironique, cela revient pour le locuteur L à présenter l'énonciateur comme exprimant la proposition d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité et, bien plus, qu'il la tient pour absurde. Tout en étant donné comme le responsable de l'énonciation, L n'est pas assimilé à E, origine du point de vue exprimé dans l'énonciation [...]. D'une part, la position absurde est directement exprimée (et non pas rapportée) dans l'énonciation ironique et en même temps elle n'est pas mise à la charge de L, puisque celui-ci est responsable des seules paroles, les points de vues manifestés dans les paroles étant attribuées à un autre personnage, E » (Ducrot, 1984, p. 112).

L'ironie est considérée comme étant une figure pluri-codique qui fait intervenir, outre les mots, des matériaux qui relèvent de systèmes sémiotiques tels que : la mimique, la gestuelle, l'intonation, etc.

Nous considérons pour notre part que, l'ironie constitue un phénomène discursif conditionné par une interprétation. Dans ce sens, Kerbrat-Orecchioni, note que « Le décodage de l'ironie met en œuvre les compétences culturelles et idéologiques (...) du récepteur » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, p. 34). Elle peut faire fonction d'artifice illocutoire dont l'objectif est de s'exprimer même dans des contextes difficiles, afin de faire

passer son message à un double auditoire : celui à qui il s'adresse en apparence et, à celui à qui il réserve l'instance.

Dans notre corpus de chroniques journalistiques, nous repérons ce procédé énonciatif grâce à des exemples de figures d'ironie que nous pouvons analyser à l'aide de notions clés développées par les chercheurs précédemment cités.

Nous commençons dans un premier temps par relever les exemples de contradictions qui donnent lieu dans notre corpus à la figure du double jeu énonciatif.

La contradiction et la polyphonie

La contradiction implique la cohabitation de deux informations incompatibles sur le plan référentiel dans un même énoncé. Toutefois, la présence de ces deux informations antinomiques n'est pas forcément suffisante pour engendrer un effet de double jeu énonciatif.

Cette figure implique la présence d'une pluralité de voix narratives qui constituent une polyphonie énonciative.

La première condition qui assure la contradiction dans le double jeu énonciatif ; est que les informations considérées comme contradictoires dans l'énoncé, soient conférées à différentes instances énonciatives.

La deuxième condition que ces instances énonciatives émanent d'une même source locutoire. Afin de montrer cela, nous avons retenu l'extrait suivant :

Pour l'État, le peuple est une foule tordue, né dans un virage bavard :

« Vous lui construisez des écoles, il fait grève pour les cantines. Vous lui donnez à manger alors qu'il travaille peu, il travaille encore moins puis demande le dessert ».

Pour nous, l'extrait constitue la proposition « P » qui peut être fractionnée en P1, P2.

Dans la proposition P1, le locuteur-journaliste nous informe que l'état contribue à l'amélioration de la condition sociale, en l'occurrence la construction d'écoles, cependant le peuple, au lieu d'y être content, il génère un autre problème en faisant des grèves à la cantine.

Dans la proposition P2, le locuteur-journaliste fait état d'un autre changement, à travers les énoncés : Vous lui donnez à manger, alors qu'il travaille peu. Cependant, ce même peuple : il travaille encore moins puis demande le dessert.

La présence d'indices d'énonciation comme les déictiques « vous », « il » révèle l'existence de différentes instances énonciatives dans les deux propositions P1, P2. Ceci confirme la présence d'une forme de polyphonie

dans laquelle les deux énoncés convergent vers la même source locutoire, celle du locuteur-journaliste.

Cet extrait révèle l'existence d'une contradiction et la présence d'une polyphonie qui crée un effet de double jeu énonciatif.

Autrement dit, le locuteur-journaliste revêt d'éthos différents. L'éthos, étant considéré en rhétorique comme l'image que le locuteur donne de Soi, à travers son discours. En effet, en établissant une corrélation dans un même acte énonciatif des indices qui mènent vers des conclusions divergentes, voire contradictoires, présuppose le dédoublement de l'éthos qui intègre le lecteur dans le double jeu de contradictions, en supposant que les valeurs du locuteur-journaliste sont les mêmes que celles du lecteur.

Ce procédé étant très présent dans notre corpus, nous donne à penser que le locuteur-journaliste vise sciemment à créer une ambiguïté sémantique, et ce, en adoptant une attitude locutoire à double entente.

L'ironie comme catégorie narrative

Après avoir montré l'importance des notions de contradiction et de polyphonie dans la lecture du texte journalistique, il nous semble nécessaire de nous intéresser à l'ironie en tant que composante discursive propre à la chronique « Raïna Raïkoum ». Pour ce faire, nous avons choisi l'article suivant:

« Pour ceux qui l'ont un jour connu, l'esprit d'un harrag a quelque chose de radical, de tranché, de définitif et de sans appel. C'est quelqu'un qui tourne le dos et dont la face est à jamais ravie pour celui qui essaye d'en faire le tour. À partir de l'angle mort de sa propre vie, on peut juger en trois secondes, quarante ans d'indépendance sans se tromper sur l'addition finale. On reconnaît un harrag justement à la façon qu'il a de se dédoubler face au réel, à sa propre mère et à l'eau de mer qui le coupe en deux, pour organiser en même temps sa fuite et sa propre doublure trompeuse pour éloigner les soupçons. C'est une sorte d'homme en limailles de fer, dessinées par la direction féroce de son propre trajet et qui ne traite plus avec aucune autre gravité admise. Il faut en effet croiser un harrag pour sentir que cet homme n'a plus de raison parce qu'il n'en a plus qu'une seule et sentir en soi le doute de rater une vie parallèle à sa propre vie terrestre, en le regardant regarder ailleurs sans s'interrompre. Le plus fascinant dans la proximité d'un harrag est sa profonde conversion, presque religieuse, le réveil incroyable de son ingéniosité et la force initiatique de son parcours vécu, projeté, imaginaire ou simplement cultivé comme rumeur. On peut capturer un harrag, le gifler, le jeter à la mer, le voir mourir ou lui ramener sa propre mère devant ses paumes, il ne se réveillera plus jamais et jamais plus ne sera capable de voir autre chose que son

propre Plan astral. Jamais plus il ne pourra voir dans le calendrier du temps, qu'une grille d'horaires de départs et d'arrivées, un chronomètre de relèves entre patrouilles, un rythme de relâchements et de vigilances. A jamais, toutes les histoires pour lui ne seront que des histoires d'arrivées à bon port, de fortune faite en une récolte et des histoires de survie après des dérives miraculeuses. La différence entre un harrag qui a réussi et un autre qui a été capturé est que le premier donnera, un jour ou l'autre, un signe de vie et que le second n'émettra plus jamais que des signes d'extinction, en attendant d'être ravivé par un prochain récit. D'ailleurs, le mot harrag vient sûrement de cet acte anodin qu'ont tous les hommes qui partent vraiment: brûler derrière soi tous les moyens du retour, pour ne plus jamais revenir, ne revenir que mort ou totalement vidé de soi-même, réduit à la ténébreuse réduction de quelques initiales et destiné au tic-tac d'une énorme patience mécanique ».

Au début, la chronique laisse croire au lecteur que le locuteur-journaliste se moque du personnage « le harrag » à l'insu de celui-ci, nous déplaçons la raillerie sur le contenu même de la fiction, en plaçant le lecteur dans une position ambiguë, où il risque d'être victime de l'ironie du locuteur-journaliste s'il prend la fiction au sérieux.

L'absurde caractérise les actions du « harrag » capable de « On peut capturer un harrag, le gifler, le jeter à la mer, le voir mourir ou lui ramener sa propre mère devant ses paumes, il ne se réveillera plus jamais et jamais plus ne sera capable de voir autre chose que son propre Plan astral. Jamais plus il ne pourra voir dans le calendrier du temps, qu'une grille d'horaires de départs et d'arrivées, un chronomètre de relèves entre patrouilles, un rythme de relâchements et de vigilances.

A jamais, toutes les histoires pour lui ne seront que des histoires d'arrivées à bon port, de fortune faite en une récolte et des histoires de survie après des dérives miraculeuses ».

D'une part, nous assistons petit à petit à un dédoublement du personnage « harrag », qui, obsédé par la volonté de quitter le pays, de s'en fuir, de « brûler derrière soi tous les moyens du retour, pour ne plus jamais revenir, ne revenir que mort ou totalement vidé de soi-même », mais tout en étant conscient que cela ne sera pas facile, qu'il sera peut être capturé, ceci mettant fin à son rêve.

Ce dédoublement est encore plus patent dans les rêves que le « harrag » se fait de sa vie future.

Le locuteur-journaliste fait en sorte d'intercaler les faits dans sa narration, afin de leurrer le lecteur, en lui donnant la sensation que la chronologie est importante alors qu'elle ne l'est pas. Cette tentative lui permet d'ancrer

l'impossible dans le temps réel afin de lui conférer de la substance

ontologique.

D'un autre point de vue, en intercalant ces séquences, le locuteur-journaliste ajoute des éléments superflus dans la structure narrative de la chronique, en prenant ainsi pour cible de son ironie non seulement le personnage dont il est question, mais aussi le lecteur. Le comique est ainsi provoqué par un excès d'information au niveau du lecteur, associé au manque d'information au niveau du personnage.

Le personnage attribue à un Sa un Sél' qu'il croit être vrai, différent d'un Sél' connu par les. Pour le lecteur, le comique provient de l'erreur que le personnage fait dans l'attribution du sens. La croissance temporelle du récit est alors rendue par une accumulation de verbes destinés à informer le lecteur, à rendre compte de la durée importante du temps raconté.

L'ironie se déploie ainsi, affectant d'abord le personnage, puis la matière même du récit et finalement le lecteur confronté à l'éventail de repères qu'il a par rapport à sa position dans le monde, qui lui permettent de décoder certains événements comme comiques dans un premier temps, mais qui s'avéreront des indices du tragique pour la lecture finale, double, ironique.

Ce qui ressort de cette approche, c'est que l'ironie constitue un rendement sémiotique commun à un ensemble de figures, qui constitue le processus du double jeu énonciatif.

L'ironie par les modalisateurs dévalorisants

L'intrusion du locuteur-journaliste dans les points de vue réfutés consiste en l'attribution de modalisateurs dévalorisants qui explicitent et renforcent la réfutation opérée par le locuteur-journaliste.

Dans l'exemple qui suit, il s'agit toujours d'une réfutation totale du point de vue affirmatif : Vous l'oubliez une minute de plus qu'il n'en faut et il vous coupe la route, vous brûle des pneus et vous demande de fusiller le chef de daïra. « Que voulez-vous donc que l'on fasse de plus pour lui que ce que nous avons déjà fait depuis 1954 ! C'est un peuple qui est toujours mécontent, qui ne respecte que les colons et qui ne mange que ce qu'il trouve et pas ce qu'il cultive ». L'État a-t-il raison ? Oui. Cela s'appelle la raison d'État. Un peuple n'est jamais plus que le détour que prend un État pour justifier ses dépenses et peupler sa biographie. L'État n'étant pas plus que la façon qu'a un peuple de voler ce qu'il possède déjà. Qui va gagner à la fin ? Le Désert. C'est même banal de dire qu'il est le seul à avancer dans ce pays.

Cet exemple relate la manière dont l'État perçoit le peuple algérien. L'idée est que ce peuple représente une foule tordue, un peuple qui s'en prend à vous et vous demande pourquoi vous commencez par vous et pas par lui.

Le point de vue réfuté, que le locuteur-journaliste attribue à l'état, est :

« Un peuple n'est jamais plus que le détour que prend un État pour justifier ses dépenses et peupler sa biographie ».

Ce point de vue est une construction et une dévalorisation de ce que l'état pense du peuple, dans la mesure où « ce peuple est le détour que prend l'état pour justifier ses dépenses et peupler sa biographie ». Il constitue un point de vue provocateur et difficile à associer à un être réel dans ce contexte. En effet, cet exemple témoigne du fait que la chronique ne reproduit pas seulement des voix réelles mais construit des voix dans une visée de persuasion.

L'association du point de vue réfuté à un être réel semble difficile dans l'exemple suivant :

« La force de l'État face à son peuple est dans la tradition de l'État de se passer du peuple. Aujourd'hui, le peuple est un peuple averti : il ne peut vaincre l'État ni par la patience, ni par le vote, ni par l'émeute. Il peut aller voter sans craindre d'être responsable de son vote et l'État peut le convoquer sans avoir peur de la surprise. Explication: après avoir longuement voté parce qu'on lui a dit de le faire, le peuple a un jour opté pour le vote-sanction avant de subir la « sanction pour vote ». S'ensuivra une période de repentance où le peuple a voté en masse ce qu'on lui a dit de voter et une période où il a compris que le meilleur moyen d'avoir la Paix face à la Force, c'est de voter quand même. L'histoire de ce face-à-face entre un État qui surveille les urnes et un peuple qui les remplit avec mollesse, ne s'arrête pas là. Depuis peu, la mode est au vote-inutile ou à l'abstention qui ne sert à rien ».

Le point de vue réfuté « il peut vaincre l'État par la patience, par le vote, par l'émeute » est un point de vue entièrement construit par le locuteur-journaliste. En effet, l'état n'aurait pas pu décrire le peuple en ces termes, qui sont trop positifs (des hyperboles) et qui acquièrent ainsi une connotation ironique. De ce fait, ces termes d'évaluation positive constituent une forme de modalisateurs dévalorisants.

La mise en scène et la réfutation d'un point de vue sous-jacent permettent ainsi au locuteur-journaliste de transmettre des jugements sur un phénomène, d'associer ce point de vue construit et dévalorisé à un autre être discursif pour ensuite le rejeter. Par conséquent, si le point de vue sous-jacent hyperbolique permet à la réfutation du même point de vue de devenir une litote.

L'exemple qui suit présente une accumulation de plusieurs énoncés réfutants:

« Quand pourrions-nous goûter à des époques simples, capables d'offrir des nuits qui ne fassent pas peur à nos femmes, des villes qui ne nous salissent pas les mains et l'âme, des routes qui ne bifurquent pas vers les cimetières et des lendemains qui ne soient pas pollués par la peur, la haine de soi et l'envie de se débarrasser de sa propre nationalité même contre une chaloupe

trouée ? Jusqu'à quand ce peuple va-t-il dégingoler de massacre en massacre, le long de sa propre histoire, sans cesser de se décomposer en composant des explications ? Qu'avons-nous fait, aux origines du monde, pour continuer à payer de la sorte, sans halte, presque sans explication et jusqu'à ne plus croire que l'on peut vivre normalement, nourris par le sourire de ses propres enfants et enrichis par le souvenir de ses propres ancêtres ? ».

Il s'agit dans cet exemple d'une voix collective-idéologique est associée aux points de vue affirmatifs sous-jacents : « les algériens peuvent goûter à une belle époque », « des époques qui rassurent les femmes », « qui purifient les mains et les âmes », etc.

Les termes peur, salissent, bifurquent, haine, etc. ; sont dévalorisants, ils déprécient cette époque souhaitée. Il est probable que certains de ces jugements ont été proférés par ceux qui ont vu une quasi-impossibilité dans le fait d'espérer une époque meilleure que celle-ci.

Le locuteur-journaliste ne se dissocie donc pas complètement du point de vue sous-jacent « les algériens peuvent goûter à une belle époque ». Dans les négations suivantes, il est cependant question d'une réfutation totale du point de vue sous-jacent :

« d'offrir des nuits qui ne fassent pas peur à nos femmes, des villes qui ne nous salissent pas les mains et l'âme, des routes qui ne bifurquent pas vers les cimetières et des lendemains qui ne soient pas pollués par la peur, la haine de soi et l'envie de se débarrasser de sa propre nationalité même contre une chaloupe trouée ? ».

Les différents extraits présentés dans cette section montrent comment s'opère l'expression journalistique à travers les modalisateurs dévalorisants qui associent les points de vue affirmatifs sous-jacents aux énoncés constituant notre corpus.

L'ironie par les points de vue présuppositionnels

Les énoncés contenant des présupposés véhiculent un point de vue présupposé et un point de vue posé. Dans cette perspective, Kerbrat-Orecchioni Catherine définit la présupposition comme :

« ... Toutes les informations qui, sans être ouvertement posées (i.e. constituer en principe le véritable objet à transmettre), sont cependant automatiquement Entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites... »¹.

¹ Les trois critères principaux pour la fonction des présupposés donnés par Ducrot sont 1-leur conservation dans le jeu de questions et de réponses ; 2-leur redondance dans le discours (dont

Afin de comprendre le mode de fonctionnement du présupposé et de son interprétation dans l'énoncé journalistique, nous retenons plusieurs exemples :

« Le message envers les Algériens a été négatif et les Algériens ont accueilli l'entourloupette avec le sourire de la malice : ils se souviennent tous, même ceux qui sont nés après 62, de l'argent des Caïds et des fortunes des biens vacants. Si les députés ont pensé à se protéger, c'est d'abord pour étendre leur immunité à l'immunité de leur butin, résumant les banalisés ».

Cet exemple présuppose l'existence d'un certain phénomène dans le monde, notamment, l'existence d'un danger permanent qui les menace.

L'énonciation dans cet énoncé est représentée comme une forme de polyphonie explicitée par l'enchâssement de la présupposition déclenchée par l'expression hypothétique « Si les députés ont pensé à se protéger, c'est d'abord pour étendre leur immunité à l'immunité de leur butin, résumant les banalisés » et constitue un point de vue idéologique présenté comme associé à un être réel, notamment : le locuteur-journaliste.

Dans ce contexte, la combinaison « ne...plus » entraîne une présupposition linguistique qui se trouve à l'origine de l'interprétation polémique des exemples structurés par cette combinaison de morphèmes négatifs.

La structure « ne... plus » signale un point de vue présuppositionnel pouvant être compris comme suit : si quelque chose n'est plus, il est présupposé que cette chose était avant. Ainsi, la polyphonie des énoncés niés est déclenchée par le sémantisme de la négation « ne...plus ».

Les exemples qui suivent montrent la manière à travers laquelle cette combinaison manipule le sens.

Fatalement, on y retrouve ce que l'Algérie ne sait plus faire d'elle-même sans idée nette sur ce qu'elle veut devenir. Ce que l'Algérie a construit avec énormément d'argent ressemble étrangement à ce que l'Algérie ne sait pas construire : les gros ensembles HLM aidés ont fini par résumer ce dont souffre le pays depuis qu'il affirme pouvoir ne compte que sur lui-même par le biais de sa bouche.

Ajouté à une religiosité xénophobe, à un nationalisme un peu chauvin et à quelques facilités idéologiques et des imbécillités mal lues, l'anti-sionisme algérien ne fait plus dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs, même s'ils ont vécu dans le pays depuis des siècles.

ils assurent la cohésion) ; 3-l'extériorité qu'ils gardent par rapport à l'enchaînement des énoncés (auxquels ils fournissent seulement un cadre) (Ducrot 1972). L'information présupposée est difficile à contester ; elle est présentée comme une information qui va de soi, « un déjà dit » qui se réactualise dans une nouvelle énonciation.

Dans ces extraits, les énoncés niés contiennent la présupposition « il y avait un moment où p ». Les points de vue historiques sous-jacents peuvent être formulés de la manière suivante :

Pour le premier énoncé « avant, on retrouvait ce que l'Algérie ne savait plus faire d'elle-même... », maintenant, ce que l'Algérie sait faire d'elle-même. Pour le deuxième énoncé :

« Avant, l'anti-sionisme algérien faisait dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs », « maintenant, l'anti-sionisme algérien fait dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs ».

Conclusion

Le choix d'un tel corpus nous permet d'aborder à travers une analyse énonciative et argumentative la structure sémiologique « interne » des textes dans un premier temps et d'étudier le discours en tant que relation sociale dans un second temps. Cette perspective découle d'un processus social qui inclue une dimension discursive pouvant être abordée par une analyse socio-discursive.

Notre approche s'inscrit dans une visée communicative inhérente au discours journalistique. Autrement dit, les chroniques comme genre journalistique informent et présupposent ce qui est appelé « l'ordre social » à travers lequel l'analyse du discours vise à examiner ce qui est fait au moyen du discours et les moyens d'accès à cet ordre social en étant membre de cette société.

Il est ainsi nécessaire pour nous, de déconstruire ce « produit fini » afin de dégager les procédés discursifs visant à poser ce discours comme un contre-discours idéologique, lié d'une part à celui du locuteur-journaliste et d'autre part au lecteur « partageant » ou « s'opposant » à ses opinions par le biais de l'ironie.